

Médecine personnalisée et futur narcissique

Nous semblons nous trouver aux commencements d'une bascule de civilisation. L'ancien perd ses repères, le nouveau fascine par sa radicale originalité. Mais la civilisation vers laquelle nous allons, il nous est impossible de la penser. De la même manière qu'un individu de la Renaissance pouvait voir l'amorce d'un monde technologique mais était bien incapable d'imaginer les avions, internet, les ordinateurs et les bombes atomiques. Un au-delà de nos perspectives actuelles est en gestation. Ça frémit, ça craque un peu partout. Même le présent, d'ailleurs, se trouve déstabilisé par la référence continue à un futur technologique pas encore là mais auquel, nous dit-on, il faudrait se préparer.

Parmi les instruments de ce basculement, il y a les technologies de l'information, l'intelligence artificielle, la réalité virtuelle. Mais aussi la biologie moléculaire, la génétique et la robotique. Et les neurosciences. Tout cela va nous amener à une «amélioration de soi», en particulier de l'intelligence individuelle. Mais nous nous dirigeons aussi, sans doute, vers de nouvelles formes d'intelligence collective. Lesquelles? Notre ignorance ressemble à celle d'un érudit du 16^e siècle essayant de comprendre la réalité virtuelle actuelle à partir de l'imprimerie.

Sur la neuro-amélioration, justement, excellent rapport du Comité national d'éthique français.¹ Pour le moment, les technologies restent gentilles: substances neuroactives et stimulation intracrânienne (par exemple électrique ou magnétique). Cela augmente-t-il les performances cognitives? A peine, pour être franc. Certes, une amélioration s'observe parfois, mais elle reste «inconstante, modeste, parcellaire et ponctuelle» dit la Commission. Sans compter qu'un progrès d'une fonction cognitive, par exemple de la mémoire, peut se faire au détriment d'une autre, par exemple l'intelligence sociale. Et qu'on ignore si les effets de la neurostimulation sont réversibles. A cela s'ajoute un important risque d'addiction. Car nous, les humains, nous aimons la stimulation. Si bien que, une fois tous ces éléments considérés, «le rapport bénéfice/risque à long terme du recours aux techniques de neuro-amélioration est inconnu».

La principale inquiétude de la Commission ne concerne cependant pas les individus pris séparément, mais l'apparition «d'une classe sociale "améliorée" constituée d'une petite minorité d'individus bien informés et disposant des ressources financières suffisantes pour y accéder». Il s'agirait d'une discrimination d'un nouveau genre et d'une amplitude inédite, avec «une aggravation de l'écart qui ne cesse de se creuser entre riches et pauvres, les riches de-

venant non seulement de plus en plus riches mais aussi plus puissants, plus intelligents, voire plus heureux que les autres, avec un risque évident de discrimination et même de domination». En résumé, notre vieux monde, mais en plus inégal encore.

Et l'intelligence collective? Elle progresse, c'est évident. 35% de la population mondiale accèdent à internet. Parmi lesquels une majorité participe à Wikipédia, aux réseaux sociaux, aux multiples applications qui s'enrichissent en agrégeant ce que chacun apporte. En médecine, se développent les forums et sites de partage de patients atteints par la même maladie. Mais il n'y a là qu'une forme faible d'intelligence collective. Et les analyses ultrasophistiquées des Big data n'en sont qu'une caricature dont l'unique but est de commercialiser le savoir sur nos intimes. Or ce dont nous aurions besoin, c'est d'une intelligence collective réflexive. Améliorer notre pensée globale, travailler ensemble sur le sens de nos comportements. Pour cela, un méta-langage collectif nous manque encore.

Une vision ouverte, altruiste et écologique, c'est à l'évidence ce vers quoi il faudrait amener nos sociétés. Mais s'il y a une inquiétante contradiction, c'est que justement tout, dans l'évolution technologique actuelle, semble nous mener vers son opposé. Vers un individualisme poussé à des dimensions inédites, vers un oubli du collectif, vers une démocratie qui néglige la complexité qui doit la faire vivre, et sans laquelle elle n'est qu'un dangereux populisme de l'ancien et du pire.

Rien n'est autant à la mode, comme le rappelle un article du *New Scientist*,² que la médecine personnalisée. C'est devenu la grande ritournelle de la médecine branchée: les soins ne s'adaptent pas assez aux individus. L'industrie pharmaceutique se dit qu'elle pourra, grâce à elle, se remettre de la perte de ses brevets. Un créneau s'ouvre, dans lequel s'engouffre une médecine portée par les tests vendus de manière consumériste, la surveillance par internet. Le tout formant une «médecine moi», prenant la place de la déclinante «médecine nous», pour reprendre les termes de Donna Dickenson. Ainsi, alors que l'approche communautaire reste, et de loin, la plus efficiente en santé, et que c'est elle qui a permis d'augmenter la durée de vie des populations, cela dans toutes les classes sociales, elle se trouve délaissée au profit de la vague du «tout pour moi».

Médecine personnalisée n'est pas la bonne expression. Il faudrait dire: médecine individualisée. La personnalisation, travail de relation, d'interprétation culturelle et symbolique, c'est une

autre paire de manches. Comment l'accompagner vers le futur?

D'une manière massive, la technologie semble pointer vers une économie de la particularité plutôt que vers une économie de la généralité. Prenez le «quantified self» – cette manie de mesurer et enregistrer à tout moment tout de soi, via capteurs externes voire internes. Toute la démarche valorise l'individu, mais en même temps, elle lui fait croire qu'il n'existe, comme déterminant de la santé, que des facteurs dépendant de lui. Les causes plus larges, et les plus importantes, socio-économiques et environnementales, disparaissent de la vision. Ce qui est consommé, c'est le monde virtuel des données. On y entre par transparence. Avec la certitude que le secret, la vie privée, n'existe déjà plus. Et que, demain, le savoir sur l'individu sera encore plus précis. Surveillance, manipulation, stratification sociale, voilà en quoi semble consister le basculement. La liberté perd son sens, sa subversion, et l'égalité des humains s'estompe.

Peut-être, écrit Jacques Attali,³ le futur ressemblera-t-il à une hypermodernité, soit un prolongement du présent. Les gouvernements céderont le pouvoir à une démocratie de marché. Les technologies révolutionneront l'enseignement, les mœurs seront de plus en plus libres. Mais nul ne pourra plus échapper à «l'étroite surveillance de réseaux sociaux envahissants». Chacun sera en plus tenu de pratiquer une auto-surveillance grâce à laquelle il sera contrôlé «jusque dans ses arrière-pensées». Toute artificialisation de l'existence sera vécue comme un mieux. Plus on aura de prothèses et de capteurs, plus on apparaîtra évolué. L'humain sera un objet comme les autres et l'humanité «une juxtaposition d'artefacts narcissiques». Et sur ce fractionnement hypernarcissique sera construit un ersatz de civilisation.

Mais cet avenir-là est mortifère pour l'espèce, rappelle Attali. Et certains scénarios de repli sont encore pires. Seule une révolution permettrait de continuer vers une forme de civilisation, affirme-t-il, avec un sens poussé de l'optimisme: celle valorisant l'altruisme. Heureusement, rien n'est certain. L'avenir reste un inconnu que nous ne connaissons pas (comme disait Donald Rumsfeld).

Bertrand Kiefer

¹ www.ccne-ethique.fr

² Dickenson D. It's all about Me. *New Scientist* 2013;219: 26-7.

³ Attali J. Histoire de la modernité. Paris: Robert Laffont, 2013.